l'inventaire des sources manuscrites et imprimées) ; puis on donne les indications métrologiques et bibliographiques.

Au total, cet immense travail, qui entraîne de nombreuses réattributions et présente de nombreux inédits par rapport au catalogue de Feuardent, introduit efficacement le lecteur non spécialiste au décryptage esthétique et idéologique d'objets qui reflètent à la fois l'histoire de la monarchie française et la réception de la culture antique (poésie et iconographie) à l'époque moderne. Les traductions sont presque toutes impeccables ; j'aurais mauvaise grâce à reprocher exceptionnellement l'oubli d'un mot, comme le *uehementer* du n° 95 (p. 84). De même l'identification des sources latines représente un travail considérable (et remarquable !). J'ajouterai seulement une toute petite pierre à ce bel édifice : la légende *Hic labor* du n° 35 (p. 73) est une attaque de vers virgilienne (*Aen.* 3,714). Le seul petit reproche que je me permettrais devant un travail aussi exemplaire, c'est que ses auteurs pensent que leurs lecteurs sont aussi savants (et en particulier paléographes) qu'eux : ils ne prennent pas toujours la peine de développer des abréviations évidentes pour un spécialiste, mais non pour un lecteur honorablement cultivé : ainsi, pour le n° 113 (p. 87) et les suivants, les légendes latines *spus scti* (les deux mots surmontés de barres d'abréviation à peine visibles) seront immédiatement lues *spiritus sancti* par les spécialistes. Mais ceux qui n'ont pas de formation paléographique auront peut-être du mal à les comprendre ! C'est là un petit détail : ce beau catalogue mérite d'être consulté non seulement par les numismates, les historiens et les historiens de l'art, mais par tous ceux qui s'intéressent à la réception de l'antiquité gréco-latine.

Jean-Louis Charlet.

Latin tardif. Latin médiéval

Chistopher Kelly, Richard Flower & Michael Stuart Williams (dir.), *Unclassical Traditions*, vol. II : *Perspectives from East and West in Late Antiquity* (Collection « Cambridge Classical Journal, Proceedings of the Cambridge Philological Society », Supplementary Volume 35) : Cambridge, Cambridge University Press, 2011, 162 pages.

Comme le volume précédent, *Unclassical Traditions*, vol. I : *Alternatives to the Classical Past in Late Antiquity* (voir la recension parue dans *REL*, 88, 2010, p. 342), ce recueil d'articles vise à promouvoir la spécificité de l'Antiquité tardive à travers différents exemples d'adaptation de l'héritage classique aux nouveaux cadres et enjeux de la période. Ce second volume vient compléter le champ d'étude du premier en explorant ce que les auteurs appellent les « marges » de l'Empire, qu'elles soient géographiques, sociales ou culturelles. Contrairement à ce que pourrait laisser attendre son titre, ce recueil ne vise pas à comparer Orient et Occident. Il s'agit plutôt de mesurer, à travers des œuvres et des débats associés à des contextes précis, la très large prégnance de la tradition classique, tout à la fois facteur d'unité de l'Empire et point de départ de l'élaboration de différents ordres nouveaux. Organisée selon un ordre géographique, cette suite d'articles propose ainsi un parcours qui nous mène d'Orient en Occident, de la Palestine et de l'Égypte à l'Italie de Théodoric, en passant par l'Afrique vandale. Chacun des cas

abordés se trouve résumé et problématisé dans une introduction générale (p. 1-13), cette fois tout particulièrement centrée sur la question de l'unité du monde romain tardif. Une bibliographie et un index communs à l'ensemble des articles clôt le volume.

Dans le premier article (« The Jewish Patriarchate : a state within a state ? », p. 15-28), l'autorité des modèles classiques prend la forme de la réalité du pouvoir romain exercé sur les peuples vaincus. J. Curran étudie la tradition de contact et d'interaction entre les patriarches juifs et les autorités romaines telle qu'elle apparaît dans les textes talmudiques et les sources officielles de l'Empire. Il cherche à renouveler les termes du débat sur la nature et l'histoire exactes du Patriarcat, institution partagée, jusqu'à sa mystérieuse disparition vers 429, entre les avantages de l'acculturation et l'affirmation d'une identité propre. Le deuxième article (« Nonnus' unclassical epic : imaginary geography in the *Dionysiaca* », p. 29-42) concerne le domaine littéraire. F. Hadjittofi montre, à travers l'analyse des *Dionysiaca*, comment Nonnos de Panopolis reprend et inverse tout à la fois la vision hellénocentrique de l'univers en accordant dans son poème un statut culturel important à la Phénicie et à l'Asie mineure. L'article suivant (« Athanasius in oriental historical tradition », p. 42-58) envisage la figure controversée d'Athanase d'Alexandrie, déjà abordée dans un article du premier volume (Vol. I, p. 28-43). R. Flower y étudiait l'usage que faisaient les défenseurs de l'orthodoxie nicéenne des normes rhétoriques classiques. D.M. Gwynn s'intéresse quant à lui à ce que différentes traditions patristiques retiennent de la vie et de l'œuvre de l'évêque Athanase. Prenant pour point de référence les textes patristiques grecs, il propose une étude comparée des traditions copte, syriaque et arménienne. S. Knipe (« Sacrifice and self-transformation in the alchemical writings of Zosimus of Panopolis », p. 59-69) part des débats philosophiques et religieux du IV^e^ siècle pour interpréter les images sacrificielles des traités de Zosime. Il montre que les termes associés au rituel traditionnel servent chez cet auteur à promouvoir une pratique ésotérique. Le cinquième article (« Genealogies of unbelief : Epiphanius of Salamis and heresiological authority », p. 70-87) reprend un thème central du premier volume : l'adaptation à un discours chrétien des genres et références de la littérature classique. R. Flower situe le *Panarion* d'Épiphane de Salamine dans la tradition des traités médicaux et des œuvres scientifiques encyclopédiques. Par une analyse très bien menée des différentes stratégies auctoriales d'Épiphane, il met en évidence la force prescriptive et persuasive d'un catalogue qui s'en tient apparemment à une approche purement descriptive des hérésies. Nous passons ensuite, avec le sixième article (« Beloved Lord and Honorable Brother : the negociation of status in Augustine, *Letter 23* », p. 88-101), dans le domaine latin, sans pour autant quitter le thème des hérésies. M.S. Williams étudie les formules de politesse d'une lettre adressée par Augustin à l'évêque donatiste Maximinus de Siniti. Il analyse très finement la façon dont Augustin, alors jeune prêtre à Hippone, joue habilement des tensions qui existent entre les conventions épistolaires classiques et les références chrétiennes. A.H. Merrills (« *Totum subuertere uoluerunt* : "social martyrdom" in the *Historia persecutionis* of Victor de Vita », p. 102-115) examine les formes que prend, chez Victor de Vita, la dénonciation du régime vandale établi en Afrique. Il insiste sur la portée plus sociale que religieuse donnée par l'auteur au récit des persécutions et exactions vandales. Dénonciation de la subversion par les barbares d'un ordre social classique, l'*Historia persecutionis* détournerait à cet effet le genre, considéré dans cet article comme déjà « classique », du récit de martyr chrétien. Le dernier article franchit pour ainsi dire les « marges » temporelles de l'Empire pour aborder la question complexe du rapport des nouveaux royaumes barbares au passé romain. T. Kitchen (« *Italia* and *Graecia* : West ver-

sus East in the rhetoric of Ostrogothic Italy », p. 116-130) propose un très bon aperçu des principaux enjeux politiques et diplomatiques qui jalonnent le règne de Théodoric. Se fondant sur le *Panégyrique* d'Ennode de Pavie et sur la correspondance officielle de Cassiodore, il met en évidence les stratégies rhétoriques auxquelles le roi ostrogoth a recours pour s'affirmer face à l'empereur d'Orient et aux rois burgondes. L'une de ces stratégies consiste à revendiquer, au profit du souverain du royaume d'Italie, l'héritage des empereurs de Rome, et se traduit notamment, dans les textes officiels, par des jeux d'opposition entre *Italia* et *Graecia* d'un côté, entre *Italia* et *Gallia* de l'autre. Le recueil se clôt ainsi sur la question de la survie, en Occident, de l'idée d'Empire romain au début du VI^e^ siècle.

Alors que le premier volume envisageait principalement le rapport, dans les œuvres du IV^e^ siècle, entre une tradition classique païenne et les nouvelles références chrétiennes, ce second volume applique l'opposition entre traditions « classiques » et « non-classiques » à des domaines et aspects très divers du monde tardif. Au-delà des notions peu pertinentes de « marges » et de marginalité, l'intérêt du volume réside dans ce large aperçu des principaux enjeux et débats de la période, mais peut-être plus encore dans les fines analyses, attentives aux jeux de références, proposées pour chacune des œuvres sélectionnées.

Élisabeth PIAZZA.

Simone JEHEL & Georges JEHEL, *De l'Antiquité au Moyen Âge* (Collection « Initiation à... ») : Paris, Ellipses, 2009, 363 pages.

Le projet que se sont fixé les auteurs de ce volume est de mettre en évidence ce qui, dans la civilisation du Moyen Âge occidental, tient de l'héritage antique et ce qui, au contraire, relève de l'innovation. On ne peut qu'admirer l'ampleur de la matière qu'ils ont dû manier pour parvenir à cette synthèse.

Le premier chapitre (« Les fondamentaux », p. 9-62) traite principalement du christianisme et du droit. Pour ce qui concerne la religion, on trouve de belles pages sur l'épiscopat ou sur la christianisation progressive de Europe du Nord. Mais on ne peut s'empêcher de penser que les auteurs confondent parfois christianisme et Antiquité, paganisme et Moyen Âge, ce qui pose un problème d'ordre méthodologique. De la même manière, peut-on dire que l'évêque du haut Moyen Âge, issu de l'élite romaine a été « un intermédiaire efficace entre l'Antiquité et le Moyen Âge » (p. 31) ? Tout au plus a-t-il contribué à assurer la transition entre la structure romaine de l'État et l'organisation politique des royaumes barbares. Du point de vue juridique, les auteurs soulignent à juste titre tout ce que le droit coutumier médiéval, généralement mis par écrit à la fin du Moyen Âge, doit au droit romain écrit.

Le second chapitre (« De l'Empire aux royaumes », p. 63-117) traite d'histoire politique et institutionnelle. Il est assez déséquilibré, relatant longuement les invasions barbares et la naissance des royaumes européens, mais passant trop rapidement sur le Moyen Âge central (principalement pour évoquer le régime communal italien), qu'il eût été judicieux de présenter un peu plus abondamment, plutôt que de finir par une allusion au *Contrat social* de Rousseau ! Mais on remarquera de belles analyses sur l'histoire du VII^e^ s., notamment sur la déstabilisation de l'Empire byzantin en Italie (p. 77-83). Encore faudrait-il éviter d'en généraliser certaines à toute l'Europe : on ne peut attribuer aux révoltes aquitaines du VII^e^ s. le caractère fiscal qu'eurent celles de la Sicile ou de la Bétique byzantines au même moment (p. 78-79).

En une cinquantaine de pages d'une grande densité, la troisième section (« Les évolutions sociales entre le IV^e^ et le XII^e^ siècle », p. 119-169) s'efforce de retracer les

principales lignes de l'évolution de la société depuis le Bas-Empire jusqu'à l'époque de la féodalité. C'est une belle synthèse, même si une pareille brièveté amène nécessairement un certain schématisme. Pour ce qui concerne l'histoire militaire, le système légionnaire privilégiant l'infanterie lourde ne saurait être considéré comme majoritaire sous le Bas-Empire : il avait presque entièrement disparu depuis le IIIe s., et les Romains de l'Antiquité tardive avaient largement recours à la cavalerie (p. 136). Quant aux principes généraux de l'organisation sociale, il est difficile de voir un héritage de l'Empire romain dans le système féodo-vassalique des XIe-XIIe siècles : même les adversaires de la théorie mutationniste en font plutôt le résultat d'un évolution lente du système carolingien (lui-même hérité, mais seulement en partie, de la société tardo-antique).

Dans un quatrième temps (« Une révolution : produire pour vendre », p. 171-221) sont examinés des problèmes économiques. Les auteurs développent l'idée d'une opposition entre un modèle ancien fondé sur un capitalisme agraire cumulatif et un système médiéval marquant l'avènement d'un capitalisme artisanal spéculatif. À cela s'ajoute la théorie, ancienne mais indépassable, du déplacement des zones principales d'échange de la Méditerranée vers l'Europe du Nord et vers l'Atlantique. Ce chapitre est convaincant, à l'exception de quelques détails. Les auteurs considèrent, par exemple, que les premières relations commerciales suivies entre l'Europe du Nord et la zone euro-méditerranéenne datent de l'instauration d'une ligne de navigation régulière entre Méditerranée et mer du Nord par les Génois au XIIIe s. (p. 181). En fait, les échanges commerciaux étaient déjà nombreux par voie de terre, et les foires de Champagne, où se retrouvaient, dès le XIIe s., marchands flamands et italiens, sont là pour en témoigner.

Le cinquième et dernier chapitre (« Présence, maintien ou métamorphose de l'Antiquité classique dans la littérature, la pensée ou l'art, des premiers siècles chrétiens au XIIe s. », p. 223-337) est de loin le plus long, le plus riche, le plus problématique de l'ouvrage. Il est consacré à l'assimilation de la culture gréco-romaine païenne par le christianisme et par le Moyen Âge. On y trouvera des analyses très fines, nourries par les écrits de Jacques Fontaine, sur l'esthétique de l'antiquité tardive, qui permet de dépasser la traditionnelle opposition entre les auteurs chrétiens et païens au IVe s. (p. 232 *sqq.*), sur le statut de la culture profane dans l'Antiquité chrétienne, sur le néoplatonisme tardif, sur l'hellénisme occidental et sa disparition. Pour ce qui concerne la période proprement médiévale, on relèvera de bons résumés sur l'histoire des bibliothèques, sur l'histoire des textes et de leur transmission (p. 281-293). En revanche, les pages consacrées au passage du latin tardif aux langues romanes (p. 303-304), directement tirées du petit manuel de Michel Banniard (*Du latin aux langues romanes*), sont confuses (le développement sur la palatalisation, p. 304, est incompréhensible à qui ne connaît déjà ce phénomène) et fautives (*decem* ne donne pas *diece*, mais *dieci* en italien ; le produit, en espagnol, du latin *natale* n'est pas *nadale*, mais *nadal*, d'ailleurs remplacé, en castillan contemporain, par *Navidad* et par *cumpleaños*). Le passage consacré à la littérature romane (p. 308-326) est habilement traité, de manière érudite, à partir de trois exemples représentatifs que sont le mythe d'Alexandre, le cycle troyen et la légende arthurienne.

Malheureusement, ce volume très problématique, qui donne beaucoup à penser, contient un certain nombre d'anachronismes et d'erreurs de dates : par l'Édit de 313, Constantin n'a pas proclamé le christianisme comme religion de l'Empire, mais s'est contenté d'en autoriser le culte (p. 12) ; les menaces barbares aux frontières de l'Empire ne sauraient être qualifiées de « pressions expansionnistes », et les tribus qui les faisaient peser n'étaient certainement pas « de grands états qui se sont constitués depuis longtemps sur le *limes* » (p. 63) ; à l'exception de petites prin-

cipautés situées dans le Maine, les Francs n'occupaient pas « l'espace compris entre la Loire et le Rhin depuis le IVe s. » (p. 71), car cette zone n'a été conquise que par Clovis à la fin du Ve ; la réforme monétaire établissant le bimétallisme argent-or date du règne de Pépin le Bref, et non de Charlemagne (p. 184) ; l'installation du siège pontifical en Avignon a eu lieu en 1316, et non en 1346 (p. 184) ; l'empereur Michel II n'est pas mort en 820, mais en 829 (p. 266) ; Jérusalem a été conquise, en 638, non par les Omeyyades, mais par le calife Omar (p. 346). Il y a aussi beaucoup d'inexactitudes : ce n'est pas sur le Danube que les Germains d'Arminius ont massacré les légions d'Auguste (p. 80), mais dans la forêt de Teutobourg, entre l'Ems et la Lippe, au témoignage de Tacite (*An.*, 1, 60) ; le nom latin de Paris est *Lutetia*, et non *Lucotecia* (p. 81) ; *Agedincum* est le nom gallo-romain de Sens, non d'Auxerre (p. 221) ; l'abbé de Cluny qui fut capturé par les Sarrasins est Maïeul, et non Odilon (p. 85) ; la Burgondie, dans ses frontières de 613, était beaucoup plus étendue que l'actuelle Bourgogne (p. 98) ; on ne peut pas dire que l'*ordinatio imperii* de 817 ait réussi à « maintenir un système unitaire », puisqu'elle n'a jamais été appliquée (p. 98) ; les auteurs semblent ignorer que le pastel et la guède sont en fait les deux noms d'un seul et même pigment (p. 169) ; la capitale du royaume wisigothique d'Espagne n'était pas Séville, mais Tolède (p. 267). On relève aussi quelques erreurs de terminologie : les païens ne sont pas des « hérétiques » (p. 29) ; le Code Théodosien n'est pas une constitution impériale (p. 43) ; l'Église ne saurait être qualifiée de « corps constitué (p. 61). On corrigera, p. 278, le nom « Paulin de Pise » en « Pierre de Pise ». Dans les citations en ancien français, on corrigera aussi *d'ells* en *d'els* (p. 305), *taunz* en *tanz* (p. 307).

Ce volume, qui fourmille d'informations intéressantes et parfois difficiles à trouver, est souvent trop allusif pour pouvoir être un manuel ; il est aussi trop généraliste pour être un ouvrage scientifique. Il pourra être utilisé comme ouvrage de référence, à condition que l'on se défie des inexactitudes factuelles qu'il comporte.

François Ploton-Nicollet.

María Adelaida Andrés Sanz, Jacques Elfassi & José Carlos Martín (dir.), *L'édition critique des œuvres d'Isidore de Séville : Les recensions multiples*. Actes du colloque organisé à la Casa de Velázquez et à l'Université Rey Juan Carlos de Madrid, 14-15 janvier 2002 (Collection des Études Augustiniennes, Série « Moyen Âge et Temps Modernes », nº 44) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2008, 275 pages.

L'œuvre d'Isidore de Séville est un continent encore peu fréquenté, dont la connaissance s'affermit peu à peu grâce aux explorations que mènent des spécialistes peu nombreux mais de grande valeur. Et ce n'est pas un hasard si le présent volume s'ouvre sur une préface du Professeur Jacques Fontaine, qui fut le pionnier des études isidoriennes et qui dresse ici (p. 7-8) le bilan de soixante-dix années de recherches, tout en soulignant les difficultés particulières posées par la langue d'Isidore et par l'édition de ses œuvres. L'ouvrage réunit onze contributions — sept en castillan, quatre en français. Il se présente comme les actes d'un « colloque », un titre qu'on ne saurait lui retirer ; mais J. Fontaine (p. 8) et les éditeurs du volume (p. 9) préfèrent y voir le texte d'un « séminaire », terme qui, quoique plus modeste, exprime admirablement ce qu'a dû être cette réunion en comité restreint, au cours de laquelle onze savants reconnus, français, espagnols et portugais, tous éminents connaisseurs de l'œuvre du Sévillan, ont mis en commun leur savoir et leur expérience pour se les partager d'abord et nous les offrir ensuite.

Dans leur avant-propos, les éditeurs rappellent que la plupart des textes isidoriens nous sont parvenus sous forme de recensions multiples, ce qui pose de délicats problèmes ecdotiques — auxquels l'ouvrage apporte souvent une réponse : il en va ainsi de la distinction entre famille et recension, de la datation de la révision, de l'identification de l'autorité qui y a procédé, de la méthode de travail et de « publication » adoptée par l'auteur, enfin — et ce n'est pas le point le moins difficile — de la façon dont un éditeur moderne doit présenter de tels textes au lecteur contemporain (questions de typographie, de mise en page, de rédaction de l'apparat critique).

L'ouvrage est composé de trois parties, correspondant aux trois demi-journées qu'a duré le colloque. Chacune d'entre elle se clôture sur le procès-verbal du *coloquio* (le « débat », dirions-nous) sur lequel s'était terminée la séance ; et c'est une excellente idée, tant il est vrai que c'est à ce moment que se présentent souvent les idées les plus novatrices, à la faveur d'échanges fructueux dont il est trop rarement rendu compte.

La première partie est consacrée aux traités exégétiques d'Isidore. Après un excursus consacré aux textes à recensions multiples du XII^e^ siècle, Dominique Poirel (« *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando* : les recensions multiples des *Allegoriae* d'Isidore de Séville », p. 15-47) détaille les sept états que l'on connaît des *Allégories*, pour les ramener, grâce à une série de micro-lectures très précises, à trois recensions différentes : l'une serait due à une édition sangallienne du VII^e^ ou du VIII^e^ s. ; les deux autres dateraient de l'époque d'Isidore, mais la seconde d'entre elles, procédant d'une révision légère, sans véritable travail de récriture, pourrait être l'œuvre d'un proche de l'auteur, comme Braulion de Saragosse, disciple du Sévillan et réviseur d'une partie de son œuvre, ou encore Aurasius de Tolède, le destinataire du traité, qu'Isidore, dans sa préface, charge de corriger son œuvre. — César Chaparro Gómez (« El *De ortu et obitu patrum* de Isidoro de Sevilla : el problema de su composición y transmisión », p. 49-62) s'intéresse au *De ortu et obitu patrum*, manuel biographique consacré aux personnages bibliques, un texte utilitaire, donc, dont il distingue un autre opuscule, jusque là considéré comme une *recensio longior*. Du *De ortu*, au sens strict du terme, il identifie deux recensions différentes, l'une, originelle et authentique, ne comportant que des vies de personnages néo-testamentaires, l'autre procédant de l'adjonction de huit chapitres consacrés à des figures vétéro-testamentaires. — María Adelaida Andrés Sanz (« Las recensiones de los *In libros ueteris et noui testamenti proemia* », p. 63-80) étudie la transmission des *Proemia*, brèves notices des livres bibliques, pour parvenir à la conclusion que cette série d'analyses peut et doit être éditée comme un traité à part, même si, dans une tradition secondaire, les chapitres en ont été séparés pour servir de préfaces aux livres bibliques auxquels ils sont consacrés. Il existe clairement une révision de ce traité, mais elle n'est probablement pas due à Isidore lui-même.

La seconde section s'intéresse aux œuvres historiques et aux *Synonyma*. I. Velázquez Soriano (« La doble redacción de la *Historia Gothorum* de Isidoro de Sevilla », p. 91-126) étudie avec précision les différences de contenu entre les deux recensions de l'*Historia Gothorum*, l'une brève, l'autre longue, toutes deux de la main d'Isidore. La première relève d'une veine historiographique à caractère objectif et descriptif : elle est à rapprocher, en cela, de la *Chronique* d'Isidore. La recension longue, qui est postérieure de quelques années et qui connut une transmission plus complexe, a, au contraire, une visée encomiastique, qui fait d'elle une sorte d'éloge du peuple goth. — J. C. Martín (« Le problème des recensions multiples dans la *Chronique* d'Isidore de Séville », p. 127-151) analyse en détail les deux versions de la *Chronique*, toutes deux sorties du *scriptorium* d'Isidore. La plupart des manuscrits contiennent une version datée de 615 ; d'autres datent la *Chronique*

de 626. Mais il y a aussi des états intermédiaires se rapprochant, pour certains passages, de la première rédaction, pour d'autres de la seconde, ce qui permet à J. C. Martín de revoir le *stemma* des manuscrits — qui n'avait pas été corrigé depuis l'édition de Mommsen (MGH, AA, 11, 1894) — en faisant intervenir la notion, très pertinente, d'« archétype évolutif » (comprendre : le manuscrit de la première rédaction, conservé par l'auteur, progressivement mis à jour pendant dix ans pour donner la seconde rédaction, mais ayant été copié plusieurs fois avant d'obtenir son état définitif). L'étude est passionnante, qui nous fait pénétrer dans le *scriptorium* du Sévillan et toucher du doigt sa méthode de travail. — Notre collaborateur J. Elfassi (« Les deux recensions des *Synonyma* », p. 153-184) se livre à une étude minutieuse de sources, qui lui permet de conclure à l'authenticité des deux recensions des *Synonyma*. Ses recherches pour déterminer lequel des deux états est dépendant de l'autre aboutissent à une aporie ; il parvient donc, en toute logique, à la conclusion — absolument irréfutable en l'occurrence, quoique le fait soit rarissime — d'un texte primitif à partir duquel Isidore aurait élaboré deux copies de travail parallèles, pour intervenir ensuite tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Une variante de cette hypothèse, assez séduisante et présentée avec prudence par J. Elfassi, serait celle d'un brouillon qui aurait servi à élaborer une première copie — peut-être offerte à Braulion de Saragosse — contenant des corrections qui n'auraient pas été reportées sur le brouillon : à une date postérieure, ne pouvant plus consulter l'exemplaire offert, l'auteur aurait réutilisé le brouillon en question pour y apporter de nouvelles corrections, indépendantes, en vue d'une seconde publication.

La troisième et dernière partie est consacrée à la transmission des *Étymologies*, le monument encyclopédique que nous a laissé Isidore. C. Codoñer (« Problemas transmisión en la primera parte de las *Etimologías* : algunas reflexiones », p. 195-198) rappelle, en guise de prolégomènes aux trois études suivantes, les délicats problèmes posés par les différentes recensions des *Étymologies*. On peut en identifier au moins trois états : l'un d'eux est celui adressé par Isidore au roi Sisebut avant 621 ; un autre est celui réclamé par Braulion de Saragosse ; un troisième, celui qui a été envoyé à ce dernier et qui sera réorganisé par lui. — A. Nascimento (« Dans le sillage d'Alvar Gómez de Castro : le manuscrit préparatoire de l'édition des *Étymologies* d'Isidore », p. 199-208) revient sur la figure du premier humaniste qui ait collationné les manuscrits des *Étymologies* en vue d'une édition imprimée — celle-ci parut finalement après sa mort sous la responsabilité de Juan Grial (Madrid, 1599). Un manuscrit de l'érudit, retrouvé récemment par A. Nascimento à Lisbonne, dans la bibliothèque du Palais d'Ajuda, permet de cerner de près la méthode de travail qui était celle de cet humaniste et de se faire une idée des manuscrits — tous très anciens — qu'il avait à sa disposition. Ce travail préparatoire méritera désormais d'être pris en considération par les éditeurs contemporains des *Étymologies*. — J. Cantó Llorca (« Observaciones sobre la transmisión textual de las *Etimologías* a propósito del libro XVIII », p. 209-215), éditrice du livre XVIII des *Étymologies* — consacré principalement à la guerre, rappelons-le — revient sur les choix ecdotiques de Lindsay qui, dans son édition (Oxford, 1911), considérait le manuscrit T comme le meilleur de la famille « hispanique ». Elle montre, texte en main, que, pour ce qui concerne le livre XVIII, on ne peut se passer de l'apport du manuscrit U, ce qui lui permet de prendre position sur une dizaine de passages problématiques. — M. Rodríguez Pantoja (« Ampliaciones del texto en el libro XIX de las *Etimologías* isidorianas », p. 217-230), éditeur du livre XIX de l'encyclopédie isidorienne — consacré à la navigation, aux bâtiments et aux vêtements — dresse une liste d'environ 25 interpolations ajoutées au livre en question, dans certains témoins manuscrits des VIII^{e} et IX^{e} siècles ; ce relevé consti-

tue un précieux témoignage sur la réception des *Étymologies* dans les trois siècles qui ont suivi leur publication.

Le recueil se conclut sur un « épilogue » (« La edición de textos latinomedievales [siglos IX-XIII »]), dans lequel M. PÉREZ GONZÁLEZ dresse un tableau de l'histoire des travaux d'ecdotique médio-latine en Espagne, avant de poser, avec une grande pertinence, quelques problèmes méthodologiques relatifs à l'édition des textes aussi bien littéraires que diplomatiques. Le volume se clôt sur une bibliographie, sélective mais utile, et sur deux index, celui des passages cités et celui des manuscrits mentionnés. C'est un bel ouvrage d'érudition, dont la consultation sera désormais un préalable nécessaire à l'édition de tout texte isidorien.

François PLOTON-NICOLLET.

Maurice BROK, Francesco FURLAN & Frank LA BRASCA (dir.), *La bibliothèque de Pétrarque. Livres et auteurs autour d'un humaniste* (Collection « Études Renaissantes », n° 4) : Turnhout – Tours, Brepols – Centre d'études supérieures de la Renaissance, 2011, 348 pages.

Cet ouvrage, comme nous l'apprend le bref avant-propos, réunit la quasi-totalité des communications présentées lors du II^e^ Congrès international « Sciences et arts, philologie et politique à la Renaissance », qui s'est tenu à Tours du 27 au 29 novembre 2003, en une sorte d'ouverture aux célébrations du septième centenaire de la naissance de l'écrivain. Cependant, la visée du colloque était moins celle d'une célébration que celle de l'approfondissement d'un aspect particulier : le thème retenu a été la bibliothèque de Pétrarque. Cette bibliothèque ne se réduit pas aux manuscrits, certes nombreux, qui lui ont appartenu. Elle englobe, idéalement, tous les auteurs qu'il a lus. Et elle s'étend, dans une acception élargie admise par les organisateurs, aux écrivains et artistes qui se sont inspirés de lui. Les études rassemblées s'attachent donc aux sources explicites et implicites de Pétrarque, aux manuscrits possédés et consultés par lui, et, aussi, à la circulation de l'œuvre et des thèmes pétrarquisants.

Ce type d'ouvrage est toujours une gageure pour le recenseur qui ne peut, sauf à s'étendre démesurément, que donner les titres des articles. Les voici : Alain MICHEL, « Lectures de Pétrarque » ; Michelangelo PICONE, « Dentro la biblioteca di Petrarca » ; Francisco RICO, « Philologie et philosophie chez Pétrarque » ; Nathalie BOULOUX, « Pétrarque et les marges des manuscrits géographiques » ; Giuliana CREVATIN, « *Reliquarium servitor* ; il *Livio Parigino Lat. 5690* I. : Letture di Tito Livio fra Petrarca e i Colonna » ; Marcello CICCUTO, « *Reliquarium servitor* ; il *Livio Parigino Lat. 5690* II. : Vicenda colonnese del Livio di Petrarca fra Napoli, Avignone e Roma » ; Jean-Louis CHARLET, « Pétrarque lecteur de Claudien » ; Pierre LAURENS, « La lettre à Horace (*Familiares*, XXIV, 10) : un modèle de la *silve* politianesque » (reprise sans modifications d'un article paru dans les *Cahiers de l'Humanisme*) ; Ugo DOTTI, « Le due "biblioteche" di Francesco Petrarca » ; François FABRE, « Pétrarque et saint Jérôme » ; Antoine DE ROSNY, « Pétrarque et saint Bernard » ; Laure HERMAND-SCHEBAT, « Pétrarque et Jean de Salisbury : miroir du prince et conceptions politiques » ; Enrico FENZI, « Petrarca, Dante, Ulisse. Note per una interpretazione della *Fam.* XXI 15 a Giovanni Boccaccio » ; Maria Cristina FIGORILLI, « Su Machiavelli e il *De Remediis* di Petrarca » ; Johannes BARTUSCHAT, « L'allégorie dans les *Triomphes* » ; Gabriella PARUSSA & Elina SUOMELA-HÄRMÄ, « Le triomphe des *Triomphes* : la réception de Pétrarque en France entre Moyen Âge et Renaissance » ; Colette NATIVEL, « Un Pétrarque néerlandais : l'iconogra-

phie des *Triumphi* dans la série d'estampes de Maerten van Heemskerck ». Aucun des trois co-signataires de l'avant propos n'a donné d'article.

Cet ensemble peut susciter chez le lecteur une certaine déception, non que la qualité des articles soit en cause : ils sont riches de contenu chacun à sa manière. Mais le titre du livre suggère une synthèse sur la bibliothèque de Pétrarque, et on a en réalité une juxtaposition d'études ponctuelles. Et, sans doute parce qu'ils ont déjà fourni matière à de nombreuses pages (dues à Pierre de Nolhac, Remigio Sabbadini, Giuseppe Billanovich et quelques autres), les auteurs qui ont exercé la plus grande influence sur Pétrarque ne sont pas examinés ici. Ainsi on ne trouvera rien (sinon de façon annexe) sur Virgile, Cicéron (désormais on dispose du beau livre de Laure Hermand-Schebat, *Pétrarque épistolier et Cicéron : étude d'une filiation*, Paris, PUPS, 2011) ni Augustin. Peut-être une bibliographie générale, reprenant les principales publications sur les lectures de Pétrarque, ou un avant-propos plus développé essayant une synthèse sur la question, eussent-ils pu pour de partie pallier ces manques. Ajoutons que certaines contributions ne répondent qu'au sous-titre et paraissent à la marge du sujet. Bref, tel quel, un ouvrage intéressant mais qui laisse un peu sur sa faim ; les pétrarquisants le liront néanmoins pour plusieurs articles remarquables par la largeur de leurs perspectives.

Étienne Wolff.

Latin de la Renaissance à nos jours

Perrine Galand, † Fernand Hallyn, Carlos Lévy & Wim Verbaal (dir.), *Quintilien ancien et moderne* (Collection « Latinitates », n° 3) : Turnhout, Brepols, 2010, 576 pages.

Les organisateurs du colloque de Gand dont le présent volume constitue les actes voulaient illustrer le rayonnement de Quintilien. La première partie est consacrée à l'antiquité et étudie les rapports du rhéteur latin avec ses prédécesseurs et ses collègues. Gualterio Calboli analyse sa position sur la pratique des déclamations, entre virtuosité et ostentation. Pierre Chiron met les principes de l'exorde exposés dans l'*Institution oratoire* en parallèle avec la tradition empirique et sophistique grecque pour faire ressortir la « hauteur » de vue de Quintilien. Maria Silvana Celentano montre ce que Quintilien doit à Cicéron en ce qui concerne les conseils techniques d'écriture. Gabriella Moretti analyse comment l'*Institution oratoire* décrit et critique une tradition de la mise en scène pathétique et de l'utilisation des objets pour créer l'*enargeia* ; les chrétiens récupèreront cette tradition pour leur liturgie et leur prédication. Carlos Lévy réfléchit sur la présence des philosophes dans l'*Institution oratoire* par comparaison avec l'œuvre de Cicéron. Ida Gilda Mastrorosa étudie les emprunts de Pline le Jeune à Quintilien et son interprétation de l'idéal du *uir bonus dicendi peritus*.

La seconde partie est consacrée à la réception du rhéteur latin au Moyen Âge et à la Renaissance. Wim Verbaal s'attache aux rapports entre Jean de Salisbury et Quintilien. Alain de Lille, lui, comme le montre Florent Rouillé, considère Quintilien comme un sophiste qui use de la rhétorique sans le contrôle de la raison. Selon Laure Hermand-Schebat, Quintilien, avec Sénèque, a pesé sur la théorie de l'imitation-innutrition développée par Pétrarque. John Nassichuk souligne la